

P R A M O E D Y A A N A N T A T O E R

LE MONDE
DES HOMMES

BURU QUARTET I

*Roman traduit de l'indonésien
par Dominique Vitalys
d'après la traduction initiale
de Michèle Albaret-Maatsch*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Titre original :

Bumi Manusia

Publié en accord avec l'Agence Astier-Pécher.

Tous droits réservés.

© Famille Pramoedya Ananta Toer, 1980.

© Zulma, 2017, pour la présente édition.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *le Monde des hommes*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.

www.zulma.fr



*Han,
Certes, ce n'est pas chose nouvelle,
ce chemin où l'on met ses pas
a été maintes fois parcouru
mais seul le voyage actuel
y pose des jalons.*

On m'appelle Minke.

Mon vrai nom... pour l'instant, je préfère ne pas le mentionner. Ce n'est pas que j'aie la manie des cachotteries. J'y ai réfléchi : il n'est pas encore temps de dévoiler qui je suis.

À l'époque où j'ai commencé à prendre ces notes, j'étais triste : elle m'avait quitté, et personne n'aurait pu dire si c'était pour un moment ou pour toujours. Je ne savais pas comment les choses allaient tourner. Mystère. L'avenir ne cesse de nous tourmenter, de nous torturer ! Le moment venu, chacun le rejoint – bon gré, mal gré, corps et âme – et trop souvent il se révèle un fieffé despote. Je finirai par accéder, moi aussi, à ce qu'il me réserve. Qu'il soit un dieu bienveillant ou cruel, c'est son affaire, bien sûr : les hommes n'applaudissent trop souvent que d'une main.

Treize ans plus tard, j'ai relu ces notes et les ai reprises. Je leur ai associé des rêves, des idées. Elles ont bien entendu pris une forme différente de l'original, mais je n'aurais su faire les choses à moitié. Voici donc ce qu'elles sont devenues.

J'étais encore très jeune, dans la fleur de l'âge, mais l'éducation moderne m'avait déjà apporté des bienfaits d'une indicible beauté.

Le directeur de mon école s'était un jour adressé ainsi à ma classe : « Grâce à l'enseignement de vos professeurs, vous avez acquis un vaste champ de connaissances que pourriez vous envier la plupart des élèves d'un niveau analogue dans nombre de pays européens. »

Certes, je n'étais pas peu fier. N'ayant jamais mis les pieds en Europe, j'ignorais si le directeur nous disait la vérité, mais comme sa déclaration me faisait plaisir, j'avais choisi de le croire. Par ailleurs, tous mes professeurs étaient nés en Europe et y avaient fait leurs études. Il m'aurait paru malvenu de douter d'eux, à qui ma famille m'avait confié. Aux yeux des Européens et des métis instruits, ils passaient pour être les meilleurs enseignants des Indes néerlandaises. Je me devais de leur accorder ma confiance.

Ces connaissances scientifiques, dont je constatais les applications dans mon quotidien, me rendaient très différent de la grande majorité de mes concitoyens. Allaient-elles à l'encontre de mon identité javanaise, je l'ignore, mais c'est un jeune Javanais éduqué à l'européenne qui, de l'intérieur, me poussait à écrire. Un jour, me disais-je, ces notes me seront utiles. J'avais raison.

L'une des inventions de la science qui ne cessait de m'émerveiller était l'imprimerie, et surtout la zincographie. Songez qu'il était possible de produire, en une seule journée, des dizaines de milliers de copies de n'importe quelle image : paysages, personnages célèbres, machines nouvelles, gratte-ciel américains. Sur ces feuilles de papier imprimées, je pouvais désormais voir de mes yeux tout ce qui existait de par le monde. Quel dommage pour la génération qui m'avait précédé d'avoir dû se contenter d'arpenter les ruelles de ses villages ! J'éprouvais une reconnaissance sincère envers tous ceux qui avaient travaillé sans relâche à la production de ces avancées merveilleuses. Cinq ans plus tôt, il ne circulait pas encore dans mon entourage d'images photographiques. On trouvait des gravures sur bois et des lithographies, mais elles n'offraient de la réalité qu'une représentation approximative.

Des articles de journaux européens et américains nous informaient des dernières découvertes dont les applications extraordinaires rivalisaient avec les pouvoirs magiques des dieux et des *satrîa* de mes ancêtres dans le théâtre d'ombres. Dix ans après leur apparition, mes concitoyens s'étonnaient encore de voir circuler ces véhicules sans chevaux, sans bœufs, sans buffles que sont les trains. Un long convoi de voitures grandes chacune comme une maison, remplies de marchandises et de passagers, tirées ensemble par la seule force de la vapeur. Il était possible désormais de couvrir en trois jours la distance séparant Betawi de Surabaya. Mieux encore, on nous prédisait que d'ici peu ce trajet se ferait en un jour et une nuit ! En seulement vingt-quatre heures ! S'il m'avait été donné de rencontrer Stephenson, je lui aurais offert une superbe guirlande d'orchidées. Un réseau de voies ferrées sillonnait Java, mon île. Des panaches de fumée coloraient le ciel de mon pays natal et se muaient en stries noires qui se perdaient

dans le néant. C'était comme si le monde ne connaissait plus la distance, que le télégraphe contribuait lui aussi à abolir.

La force de traction la plus phénoménale n'était plus le monopole des éléphants et des rhinocéros. De minuscules objets manufacturés – écrous, vis et boulons – les avaient remplacés.

Et, là-bas en Europe, on avait commencé à fabriquer des machines plus petites encore, dotées d'une puissance au moins égale ou supérieure à celle des machines à vapeur, et qui marchaient au pétrole. Le bruit courait qu'un Allemand avait conçu un véhicule fonctionnant à l'électricité, ô Allah, alors que j'avais encore peine à me représenter ce qu'était cette énergie électrique!

L'homme avait commencé à transformer les forces de la nature pour les mettre à son service. Les gens envisageaient même de voler comme Gatotkaca, comme Icare. L'un de mes professeurs avait déclaré : « Plus qu'un moment, un petit moment, et nous aurons fini de suer sang et eau pour de maigres résultats. Les machines se chargeront de toutes sortes de travaux. Nous n'aurons rien d'autre à faire que nous distraire. Vous avez bien de la chance, chers élèves, avait-il ajouté, d'être témoins de l'avènement des temps modernes aux Indes néerlandaises. »

« Moderne » ! Ce terme s'était répandu comme une traînée de poudre, comme une épidémie dans toute l'Europe (du moins le disait-on). Permettez-moi donc de l'employer, même si je n'en comprends pas encore pleinement le sens.

J'y reviens, il était possible en cette ère moderne de produire chaque jour des dizaines de milliers de copies de n'importe quelle photographie. Si cette découverte m'importait personnellement, c'est qu'il en était une que je regardais plus souvent que toutes les autres : celle d'une pure

et belle jeune fille, riche, puissante et illustre, une personne qui possédait tout, une enfant chérie des dieux.

Mes camarades d'école murmuraient entre eux que même les banquiers les plus riches du monde n'avaient aucune chance de la séduire ; que des aristocrates virils et élégants auraient marché sur les mains pour qu'elle les remarque. Uniquement pour qu'elle les remarque !

Souvent, durant mes moments de loisir, je contemplais son visage et m'imaginai quel bonheur ce serait de la rencontrer. Mais elle était d'un rang si élevé et elle était si loin – à cinq mille huit cents milles nautiques de Surabaya, où je vivais, soit un mois de navigation à travers deux océans, cinq détroits et un canal. Et ce trajet accompli, il n'était nullement garanti qu'on puisse la rencontrer. Je n'osais confier mes sentiments à qui que ce soit. On se serait moqué de moi, on m'aurait traité de fou.

Selon la rumeur, les bureaux de poste recevaient des demandes en mariage expédiées à cette lointaine demoiselle de haut rang. Aucune ne lui parvenait jamais. Eussé-je été assez fou pour essayer, le résultat aurait été le même : les fonctionnaires des postes auraient retenu mes lettres.

L'enfant chérie des dieux avait exactement mon âge : dix-huit ans. Nous étions tous les deux nés en 1880. Un chiffre raide comme un bâton, trois autres arrondis, telles des billes mal calibrées. Et le même jour du même mois : le 31 août. S'il y avait des différences, ce n'était que de sexe et d'heure. J'étais un homme et elle, une femme. Mes parents n'avaient jamais noté l'heure de ma naissance et je ne connaissais pas l'heure de la sienne. De plus, il existait un écart vertigineux entre l'heure qu'il était au même moment ici et là-bas : quand les ténèbres de la nuit enveloppaient mon île, son pays baignait dans la lumière du soleil. Quand son pays se fondait dans

l'obscurité, mon île resplendissait sous le soleil équatorial.

Mon professeur, Magda Peters, nous interdisait de croire à l'astrologie. C'étaient des balivernes, affirmait-elle. Thomas d'Aquin avait un jour rencontré deux individus nés à la même heure, le même jour, la même année et au même endroit. Or l'un était devenu un grand propriétaire terrien, l'autre son esclave. L'astrologie n'était bien qu'une fumisterie.

Personnellement, je n'y prête pas foi. Comment le pourrais-je ? Elle n'a jamais favorisé le progrès scientifique ni l'avancée des connaissances. À l'en croire, il suffirait que nous nous en remettions à elle et tout le reste serait bon à jeter aux cochons. Mais elle ne sera jamais capable de deviner qui est la femme de mes rêves et où elle vit. Un jour, je me suis fait prédire l'avenir, histoire de m'amuser. L'astrologue a retourné mon horoscope dans tous les sens avant d'ouvrir la bouche. Le grand devin avait deux dents en or : « Si Monsieur est patient, m'a-t-il dit, il y parviendra à coup sûr. » Je préfère donc m'en remettre à mon intellect. Même avec la patience de l'humanité tout entière, je ne la rencontrerai jamais. Je préfère me fier aux connaissances scientifiques et à la raison. Ce sont des domaines, au moins, où l'on peut s'accrocher à des certitudes.

Sans prendre la peine de frapper, Robert Suurhof poussa la porte de la chambre que je louais et me trouva penché sur le portrait de la tendre jeune fille, l'enfant chérie des dieux. Il éclata d'un rire impudent ; j'éprouvai une telle gêne que mes yeux se mouillèrent.

— Oh là, coureur de femmes, bourreau des cœurs, séducteur ! s'écria-t-il, redoublant d'impertinence. Quelle lune

rêves-tu de décrocher là ?

Au lieu de le flanquer dehors comme j'aurais été en droit de le faire, je m'écriai :

— Hé hé... sait-on jamais !

— Ton astrologue savait tout, sauf qui il était... poursuivait-il dans un rictus qui lui était familier.

Quelques indications sur Robert Suurhof: il fréquentait comme moi l'HBS, le prestigieux lycée néerlandais situé *jalan* HBS à Surabaya. Il était plus grand que moi. Dans ses veines coulait du sang indigène en proportion incertaine.

— Laisse tomber, ajouta-t-il sur le ton de la consolation empathique. À Surabaya aussi, il y a une déesse à la beauté sans pareille, qui surpasse aisément celle dont tu as la photographie sous les yeux – laquelle n'est de toute façon qu'une image.

— Qu'est-ce que tu entends par *beauté* ?

— Ne l'as-tu pas définie toi-même l'autre jour quand tu disais : « Un squelette bien formé aux justes proportions, auquel s'attache un volume de chair harmonieux » ?

— Bien, dis-je après avoir surmonté mon embarras, quoi d'autre ?

— Quoi d'autre ? Une peau douce, délicate. Des yeux brillants et des lèvres douées pour le murmure.

— C'est toi qui ajoutes « douées pour le murmure », ripostai-je.

— Ne devraient-elles que crier et te maudire ? Et même si elles devaient te maudire, pour peu qu'elles le fassent en murmurant, la malédiction sera sans effet.

— Tsss... fis-je pour lui intimer le silence.

Il me jeta un coup d'œil.

— Bon, si tu es un homme, un vrai, et un authentique coureur de femmes, accompagne-moi là-bas. Je veux voir

comment tu réagis et si tu es bien aussi viril que tu prétends l'être.

— J'ai encore beaucoup de travail.

— Tu as peur de descendre dans l'arène, oui ! jeta-t-il d'un ton accusateur.

Sa remarque me vexa. Je savais que le cerveau de Robert Suurhof ne retenait de l'esprit HBS que la pratique des insultes, le mépris et la volonté de rabaisser autrui. En outre, il croyait connaître ma faiblesse : je n'avais pas de sang européen. J'étais sûr qu'il me préparait un mauvais coup.

— Entendu ! lançai-je.

Cela s'était passé quelques semaines auparavant, juste après la rentrée.

Pour l'heure, tout Java, et peut-être tout le territoire des Indes néerlandaises étaient en liesse. Le drapeau tricolore flottait joyeusement partout : la tendre jeune fille de la photo, déesse de la beauté, enfant chérie des dieux, montait sur le trône. Elle était désormais ma reine et j'étais son sujet, tout à fait comme dans l'histoire de mademoiselle Magda Peters sur saint Thomas d'Aquin. C'était Sa Majesté Wilhelmine, que sa date de naissance identique à la mienne, selon l'astrologie qui ne craint pas le paradoxe, avait hissée sur un trône de reine alors qu'elle m'avait rabaisé au rang de ses sujets. Ma reine ne saurait jamais que j'existais quelque part sur cette terre. Si elle était née un siècle ou deux avant ou après moi, je ne me serais jamais senti aussi malheureux.

Nous étions le 7 septembre 1898, un vendredi et la scène se passait aux Indes néerlandaises. Là-bas, aux Pays-Bas, c'était le 6 septembre. Un jeudi.

Tous les étudiants célébraient le couronnement dans un enthousiasme délirant. Ce n'étaient que compétitions, représentations, démonstrations d'excellence dans toutes les

disciplines physiques que les Européens aimaient à cultiver – football, acrobaties, softball. Rien de tout cela ne m'intéressait. Je n'aimais pas le sport.

Le monde autour de moi était en effervescence. Le canon tonnait, des chants de bienvenue s'élevaient au sein des cortèges, mais j'avais le cœur lourd. Alors, comme d'habitude, je me rendis chez Jean Marais, mon proche voisin et associé en affaires. Jean était français et n'avait plus qu'une jambe.

— Alléluia, Minke! Comment vas-tu aujourd'hui? me demanda-t-il en français, m'obligeant à utiliser sa langue maternelle.

— Ça va, Jean, j'ai du travail pour toi. Du mobilier pour un salon, répondis-je en lui tendant l'esquisse du modèle que le client désirait.

Jean l'examina un instant et un sourire s'étira sur ses lèvres.

— Bien. Il veut que le bois soit gravé dans le style Jepara. Je vais lui établir un devis.

— Monsieur Minke! s'écria une voix de femme de la porte voisine.

Je passai la tête par la fenêtre et aperçus madame Telinga, ma logeuse, qui me faisait signe.

— J'y vais, Jean. Elle veut peut-être m'offrir une part de gâteau. Ne mets pas trop longtemps à exécuter cette commande.

Chez moi, faute de gâteau, je trouvai Robert Suurhof.

— Ayoh! s'exclama-t-il. Allons-y.

Un *karper*, nouveau modèle d'attelage, nous attendait à la grille d'entrée. Nous nous installâmes; le cheval s'ébranla. Le cocher était un vieux Javanais.

— Cette voiture doit coûter bien cher à louer, dis-je en néerlandais.

— Sans blague, Minke. Ce n'est pas la cigarette du pauvre,

pas n'importe quel *dokar*. Il a des amortisseurs – c'est peut-être le premier à Surabaya – qui coûtent probablement plus cher que tout le reste du véhicule.

— Je te crois, Rob. Mais dis-moi, où va-t-on ?

— Dans un endroit où tous les jeunes hommes rêvent d'être invités, Minke, pour la créature féérique qui y vit. Or j'ai la chance d'avoir été invité par son frère aîné. Ce n'était jusqu'ici arrivé à personne. Je suis le premier, dit-il en se désignant du pouce. Par une drôle de coïncidence, son frère aussi s'appelle Robert.

— Dans notre génération, ce ne sont pas les Robert qui manquent.

— On s'est rencontrés sur un terrain de football, poursuivit-il sans relever. Plusieurs veaux mâles sont nés récemment dans sa ferme, qu'on ne veut pas garder. Voilà ce qui m'intéresse au premier chef, me dit-il avec un clin d'œil.

— Des veaux mâles, et alors ? demandai-je sans comprendre.

— Alors on vient d'en abattre un pour le manger. C'est pour ça que j'y vais, moi, pour manger de la bonne viande. Et toi, tu y vas pour la petite sœur de Robert, dit-il dans un claquement de langue tout en me scrutant d'un œil perçant. Je veux voir jusqu'où va ton charme d'homme à femmes.

Les jantes d'acier des roues du *karper* produisaient un bruit de ferraille sur les pavés de *jalan* Kranggan, en direction de Blauran et de Wonokromo.

— Allez, chante avec moi *Veni, vidi, vici*, me cria-t-il au milieu du vacarme. Mais te voilà tout pâle ! Tu n'es plus si sûr de ta virilité ? Ha ha !

— Pourquoi ne garderais-tu pas tout pour toi ? Le déjeuner et la déesse ?

— Moi ? Tu veux rire. Je ne viserai pas plus bas qu'une

déesse européenne pur-blanc.

La déesse que nous allions voir était donc une métisse, une sang-mêlé. Les parents de Robert Suurhof étaient métis, eux aussi, mais quand sa mère avait été sur le point d'accoucher, son père l'avait emmenée en hâte à Tanjung Perak où mouillait le *Van Heemskerck* et l'avait fait monter à bord où elle avait mis Robert au monde, si bien qu'il était né non seulement sujet, mais citoyen néerlandais. Du moins le croyait-il. Car je découvris par la suite que naître à bord d'un bateau néerlandais n'avait aucun effet sur la nationalité de l'enfant. Peut-être s'était-il cru dans la même position que les juifs de l'Antiquité qui jouissaient de la citoyenneté romaine. Il ne se considérait pas comme un métis et se jugeait différent de ses frères et sœurs cadets. S'il était né à un kilomètre seulement de ce bateau, sur le quai ou sur un sampan de Madura – ce qui lui aurait valu d'être Madurais – il aurait peut-être eu un autre comportement. Toujours est-il que je comprenais à présent pourquoi il affichait une telle indifférence envers les jeunes métisses. Tout à l'illusion d'être un authentique citoyen néerlandais, il s'efforçait d'agir dans l'intérêt de ses descendants, à coup de bluff et de faux-semblants. Il espérait obtenir plus tard une situation et un salaire plus élevés qu'un métis, et plus encore qu'un indigène.

C'était une très belle matinée. Le ciel était bleu, sans nuages. Je respirais la jeunesse et la joie de vivre. Je réussissais tout ce que j'entreprenais et je ne rencontrais pas de difficultés dans mes études. J'étais sans complexe et insouciant. Je laissais derrière moi la jeune fille qui était montée sur le trône. Toutes les décorations sur les bâtiments et au fronton des portails, tous les rassemblements officiels lui étaient destinés. L'enfant chérie des dieux, la déesse céleste ! Et voilà

que Suurhof entendait me ridiculiser devant une jeune fille d'ici-bas dont il me poussait à faire la conquête.

Je prêtais à peine attention aux villageois qui se dirigeaient vers la ville. La grand-route pavée de jaune menait tout droit à Wonokromo. Maisons, champs, rizières inondées, arbres des bas-côtés enclos de palissades en bambou, bosquets aux reflets argentés défilaient devant nous dans une allégresse lumineuse tandis qu'au loin se dressaient les contours estompés des montagnes, arrogantes et muettes, semblables à des ascètes pétrifiés.

— N'aurions-nous pas dû nous changer pour participer à la fête ?

— Non. Comme je te l'ai dit, moi, j'y vais pour festoyer et toi, pour conquérir.

— Où va-t-on ?

— Droit au but.

— Allez, Rob, raconte ! fis-je en le poussant du poing à l'épaule.

Mais il se refusait à me donner le moindre détail.

— Ne fais pas cette tête-là ! Si tu prouves que tu es un homme, dit-il avec un claquement de langue, je te respecterai plus qu'un maître. Si tu échoues, gare à toi, tu seras toute ta vie en butte à mes sarcasmes. Enfonce-toi ça bien dans le crâne.

— Tu te moques de moi.

— Non, Minke. Un jour, tu deviendras *bupati*. D'une région aride, peut-être, mais je prierai pour qu'on t'attribue des terres fertiles. Si cette déesse devait prendre place à tes côtés et devenir ta *raden ayu*, tous les *bupati* de Java se consumeraient de jalousie.

— Qui a dit que je deviendrais *bupati* ?

— Moi. Et, de mon côté, je poursuivrai mes études aux

Pays-Bas où je deviendrai ingénieur. Mais nous aurons l'occasion de nous revoir. Je viendrai te rendre visite avec ma femme. Sais-tu quelle sera la première question que je te poserai ?

— Tu rêves. Je ne deviendrai jamais *bupati*.

— Écoute donc. D'abord, je te demanderai : « Hé, coureur de femmes, bourreau des cœurs, où est ton harem ? »

— On dirait que tu persistes à me considérer comme un Javanais attardé.

— Quel Javanais, fût-il *bupati*, n'est pas un séducteur ?

— Je ne deviendrai pas *bupati*.

Il me nargua d'un rire méprisant.

Le *karper* nous emportait loin de Surabaya sans aucune halte. J'étais profondément ulcéré. C'est vrai, je me vexais facilement, j'étais très susceptible. Rob n'en avait cure. Il était allé un jour jusqu'à affirmer : « La seule preuve qu'un Javanais riche et puissant n'a pas l'intention de monter un harem, c'est s'il épouse une Européenne pur-blanc ou métisse. Ce type d'union ne lui permet pas de prendre d'autres femmes. »

Nous venions de pénétrer dans le district de Wonokromo.

— Regarde à gauche, me dit Rob.

Une maison de style chinois se dressait au milieu d'un grand jardin bien entretenu entouré d'une haie. La porte principale et les fenêtres étaient fermées. La bâtisse, entièrement peinte en rouge, me paraissait rébarbative. En outre, je savais comme tout le monde ce qu'elle abritait – un bordel, dirigé par un Chinois du nom de Babah Ah Tjong.

Le *karper* poursuivit son chemin.

— Continue de regarder à gauche.

Un terrain vague succéda au lieu de plaisir, puis, cent ou cent cinquante mètres plus loin, apparut une maison en teck à un étage, bâtie sur une vaste parcelle. Derrière la palissade,

une grande enseigne annonçait *Boerderij Buitenzorg* – la ferme de Buitenzorg.

Même si ce n'était qu'une construction en bois, tous ceux qui, à Surabaya et dans ses environs, savaient que le riche Herman Mellema en était le propriétaire, la considérait comme son palais. Le toit de bardeaux gris se remarquait de loin. À l'inverse de la maison de plaisance d'Ah Tjong, les portes et les fenêtres étaient grand ouvertes. En lieu et place d'une véranda, on avait construit un immense auvent au-dessus d'un perron de plusieurs marches de bois, qui encadrait largement la porte d'entrée.

Dans le district, monsieur Mellema n'était connu que de nom ; tout au plus l'avait-on aperçu une fois ou deux. Sa concubine, au contraire, était le sujet de maintes conversations et suscitait une vive admiration. Âgée d'une trentaine d'années, Nyai Ontosoroh était belle et gérait seule cette grande entreprise agricole. « Ontosoroh » était le résultat de la transformation de « Buitenzorg », trop difficile à prononcer pour les Javanais.

On disait qu'un lutteur de Madura du nom de Darsam et ses hommes veillaient sur la famille et l'entreprise. Personne n'osait venir frapper sans motif précis à la porte de ce palais en bois.

Je me redressai, surpris, en voyant le *karper* prendre un virage soudain et franchir le portail. Dépasant la pancarte, il se dirigea droit vers le perron. Je frissonnai, imaginant Darsam le lutteur se camper devant moi sous la forme d'une moustache effrayante et d'un poing armé d'une gigantesque faucille. Je ne me souvenais pas avoir ouï dire que quelqu'un eût jamais été invité dans ce palais sinistre.

— C'est ici ?

Pour toute réponse, Robert cracha par terre.

Un jeune métis ouvrit la porte vitrée et descendit les marches à la rencontre de Suurhof. Il semblait avoir à peu près mon âge. Il avait la peau brune d'un indigène et les traits d'un Européen. Il était grand, bien bâti, robuste.

— Salut, Rob!

— Hé, bonjour, Rob! répondit Suurhof. J'ai amené un ami. J'espère que tu n'y vois pas d'inconvénient?

Son interlocuteur s'abstint de saluer l'indigène que j'étais et m'examina d'un œil si perçant que l'anxiété me saisit. Je compris que nous étions passés au stade suivant du jeu. S'il refusait de me laisser entrer, Suurhof éclaterait de rire et me regarderait gagner la grand-route en rampant, chassé par Darsam. Robert Mellema ne s'était pas encore exprimé, mais sur un mot de lui, je serais jeté dehors. Dieu tout-puissant, comment faire pour cacher ma honte?

Brusquement, il m'adressa un sourire et me tendit la main.

— Robert Mellema.

— Minke.

Il garda ma main dans la sienne, attendant que je décline mon nom de famille, mais en tant qu'indigène, je n'en avais pas et je me tus. Il haussa les sourcils et je compris qu'il me prenait pour un de ces métis, non reconnus ou non déclarés par leur père, que la société néerlandaise reléguait au plus bas de l'échelle avec les indigènes. À mon soulagement, il n'insista pas.

— Content de faire ta connaissance. Entrez.

Nous montâmes les marches. Son regard perçant avait éveillé ma méfiance. Quel genre d'individu était le fils Mellema?

Mais subitement mon humeur inquiète s'évapora, laissant place à une tout autre atmosphère. Devant nous se tenait une jeune fille à la peau blanche, raffinée, aux traits européens,

aux cheveux et aux yeux noirs d'indigène. Ah ces yeux, ces yeux étincelants ! On aurait dit deux étoiles jumelles dans le ciel du matin ! Elle avait un sourire à se damner. Était-ce la jeune personne dont Suurhof m'avait parlé ? Si oui, il avait raison, non seulement elle rivalisait de beauté avec la reine, mais elle la surpassait. En outre, elle était bien vivante, en chair et en os. Ce n'était pas une image.

— Annelies Mellema, dit-elle en me tendant la main, avant de répéter son geste à l'adresse de Suurhof.

Sa voix avait touché une corde si sensible qu'elle s'imprima en moi pour toujours.

Nous nous assîmes tous les quatre sur une banquette en rotin. Robert Suurhof et Robert Mellema entamèrent aussitôt une discussion sur un match de football auquel ils avaient assisté un jour à Surabaya. J'étais trop mal à l'aise pour y participer, d'autant que le football ne m'avait jamais intéressé. Je balayai du regard le vaste salon : les meubles, le plafond, les candélabres en cristal décorés d'anneaux, les lampes à gaz et leurs tuyaux en cuivre (mais où était l'arrivée de gaz ?). Au-dessus de la porte était accrochée, dans un lourd cadre de bois, une photo de la reine Emma qui venait d'abdiquer. Mon attention dériva vers Annelies avant de revenir à la pièce. Démarcheur pour du mobilier à mes heures perdues, il me suffit d'un coup d'œil pour remarquer la grande finesse des meubles de la pièce, fabriqués par des maîtres ébénistes. Le tapis étendu sous la banquette était décoré d'un motif que je n'avais encore jamais vu, peut-être exécuté sur commande. Le sol, un parquet en carreaux de bois, luisait d'avoir été ciré. Mes yeux revinrent se poser sur le visage d'Annelies.

— Pourquoi êtes-vous tellement silencieux ? me demanda-t-elle d'une voix douce en néerlandais courant.

C'est à peine si j'osais croiser son regard. Dépourvu de

nom de famille, indigène de surcroît, je devais lui répugner. Je me contentai de lui adresser un sourire suave et reportai mon attention sur le mobilier.

— Tout est vraiment magnifique ici, dis-je.

— Ça vous plaît ?

— Beaucoup, répondis-je, et je m'enhardis à lever les yeux vers elle.

Elle était d'une beauté ensorcelante qui surpassait de loin celle des merveilles qui l'entouraient et de tout ce qui existait de plus splendide.

— Pourquoi cachez-vous votre nom de famille ? reprit-elle.

— Je n'ai rien à cacher, répondis-je, tandis que mon anxiété redoublait. Faut-il que je donne des détails ?

Je coulai un regard vers Robert Suurhof. Absorbé dans sa conversation avec Robert Mellema, il semblait ne pas avoir entendu, alors qu'il n'avait cessé de m'observer auparavant du coin de l'œil.

— Bien sûr, insista Annelies. Sinon, on croira que vous n'avez pas été reconnu par votre père.

— Je n'ai pas de nom de famille. C'est la vérité, déclarai-je d'un ton ferme.

— Oh ! fit-elle lentement. Excusez-moi.

Elle garda le silence un moment.

— C'est très bien aussi de ne pas en avoir, ajouta-t-elle.

— Je ne suis pas métis, précisai-je, pour me défendre.

— Ah bon ?

Un tambour cognait dans mon cœur. J'étais indigène, elle le savait maintenant. Je pouvais être jeté à la rue à tout moment. Front baissé, je sentais le regard de Robert Suurhof me mettre littéralement à nu, évaluer chaque partie de mon corps comme l'aurait fait un vautour d'une carcasse potentielle. Lorsque je relevai la tête, je vis Robert Mellema qui

foudroyait Annelies des yeux. Puis il se tourna vers moi. Sa bouche n'était plus qu'une ligne mince et crispée et il me considérait sans ciller. Ô Seigneur, qu'allait-il advenir de moi ? Allais-je être chassé comme un chien de cette superbe demeure, accompagné par le rire sonore de Robert Suurhof, dont le regard me transperçait la nuque ? Je n'avais jamais été aussi anxieux.

Annelies posa les yeux sur Robert Suurhof, puis sur son frère, avant de les fixer sur moi. L'espace d'une seconde, ma vision se brouilla. Son visage et ses membres avaient disparu. Je ne distinguais plus que la lumière mouvante émise par sa robe blanche, aux manches vides.

Suurhof avait bel et bien eu l'intention de m'humilier, ici, sous le toit d'un tiers. À présent, je ne pouvais plus m'attendre qu'à être chassé. Dans quelques secondes on appellerait Darsam le lutteur, on lui ordonnerait de me jeter à la rue.

Tout à coup, j'entendis Annelies éclater d'un rire strident et il me sembla que mon cœur affolé s'arrêtait de battre. Je me hasardai à lever les yeux vers elle. Ses dents découvertes chatoyaient, plus belles que toutes les perles qu'il m'avait été donné de voir. Oh, débauché ! me dis-je. En pareille situation, tu trouves encore le moyen d'admirer et d'honorer la beauté !

— Pourquoi êtes-vous si pâle ? demanda Annelies. Indigène, c'est aussi bien qu'autre chose, déclara-t-elle en manière d'absolution sans cesser de rire.

Robert Mellema se tourna vers sa sœur qui le défia du regard. L'aîné esquiva la confrontation. Quelle sorte de drame se jouait là ? Robert Suurhof ne pipait mot. Robert Mellema non plus. Les deux jeunes gens s'étaient-ils ligués pour me forcer à présenter des excuses ? Sous prétexte que je n'avais pas de nom de famille et que j'étais indigène ? Pourquoi aurais-je dû obtempérer ? C'était hors de question.

— C'est bien aussi d'être indigène, répéta Annelies avec conviction. Ma mère est indigène, javanaise. Vous êtes mon invité, Minke, conclut-elle d'un ton sans appel.

Je me mis à respirer librement.

— Merci.

— On dirait que vous n'aimez pas le football. Moi non plus. Allons nous asseoir ailleurs.

Elle se leva et me tendit la main à la façon d'une enfant pressée qu'on lui passe un caprice.

Je pris congé, d'un signe de tête, de Robert Mellema et de Suurhof, puis lui emboîtai le pas tandis qu'ils nous suivaient des yeux. Annelies adressa un sourire d'excuse à l'hôte qu'elle abandonnait à la compagnie de son frère.

Je flageolais sur mes jambes en traversant ce vaste salon sous le regard perçant des deux amis. Nous passâmes dans la salle à manger, à l'arrière.

Le mobilier y était plus somptueux encore. Ici aussi, les cloisons étaient de teck verni brun clair. Une table et six chaises avaient été placées dans un coin, près de l'escalier menant à l'étage. À chacun des trois autres angles se dressait un petit guéridon surmonté d'un vase en porcelaine européenne qui contenait un bouquet composé avec un goût très sûr.

— C'est moi qui les ai faits, me dit Annelies.

— Qui t'a appris ?

— Mama, ma mère.

— Ils sont très beaux.

Voyant que je regardais en direction d'une vitrine placée face à la grande table, elle m'y conduisit. Des reproductions d'objets d'art y étaient exposées. C'était la première fois que j'en voyais.

— Je n'ai pas les clés sur moi, s'excusa mon hôtesse.

Regardez, c'est ma préférée, dit-elle en désignant du doigt une statuette en bronze. D'après Mama, c'est une pharaonne d'Égypte.

Puis elle réfléchit un moment.

— Si je ne me trompe pas, elle s'appelle Néfertiti. Elle était très belle.

Une indigène, concubine de surcroît, qui connaissait le nom d'une reine d'Égypte ! J'étais stupéfait.

J'examinai un instant un bois sculpté balinais représentant Erlangga, le *raja* de Java-Est, chevauchant l'oiseau mythique Garuda. Contrairement aux autres sculptures en bois de sapotillier, celle-ci avait été taillée dans une essence qui m'était inconnue.

Sur l'étagère supérieure étaient alignés de petits masques en céramique représentant diverses têtes d'animaux.

— Ce sont les masques du *Si Yeou Ki*, m'expliqua-t-elle. Vous connaissez cette histoire ?

— Non.

— Un jour, je vous la raconterai. Ça vous plairait ?

La proposition paraissait si alléchante qu'elle balaya toutes les splendeurs et les différences qui nous séparaient.

— Beaucoup.

— Si c'est vrai, cela vous ferait-il plaisir de revenir demain ?

— J'en serai très honoré.

Les pieds des tables basses n'étaient pas, comme chez les *bupati*, alourdis de motifs de grands coquillages. Un phonographe était posé sur une petite table à roulettes au plateau richement sculpté qui avait dû faire l'objet d'une commande. Un espace ménagé sous la boîte à musique permettait de ranger les cylindres.

— Pourquoi ne dites-vous rien ? insista-t-elle. Vous êtes encore étudiant ?

— Je suis un camarade de classe de Robert Suurhof.

— Mon frère a l'air drôlement fier d'avoir pour ami un élève de l'HBS. Mais maintenant, moi aussi, j'en ai un. Vous! »

Brusquement, elle se tourna vers la porte du fond et s'écria :

— Mama! Viens, Mama, nous avons un invité.

Une indigène entra, vêtue du traditionnel *kain* javanais et d'une *kebaya* blanche agrémentée de dentelle précieuse, peut-être la fameuse dentelle de Naarden dont on enseignait jadis la confection à l'ELS. L'apparition portait des chaussons de velours noir brodés de fils d'argent. Sa tenue impeccable, son visage lumineux, son sourire maternel et son maquillage très discret la rendaient fascinante. Jeune, charmante, elle avait la peau lisse et claire comme le fruit du doukou. Ainsi, me dis-je, me voici en présence de la fameuse Nyai Ontosoroh, la *nyai* qui dirige Boerderij Buitenzorg, dont le nom est sur les lèvres de tous les habitants de Wonokromo et de Surabaya. Mon étonnement grandit encore lorsque je l'entendis s'exprimer en néerlandais avec une prononciation sans défaut.

— Oui, Annelies, qui est ton invité?

— Il s'appelle Minke, Mama, et c'est un indigène.

Sa mère s'approcha de moi avec simplicité.

— Il étudie à l'HBS.

— Ah, vraiment? me demanda-t-elle.

J'hésitai. Fallait-il que je la salue à l'européenne ou que je la traite en indigène – sans faire attention à elle? Mais ce fut la *nyai* qui prit l'initiative et j'acceptai maladroitement sa poignée de main, éberlué. C'était une coutume exclusivement occidentale. Si j'avais su qu'elle avait cours dans cette maison, j'aurais tendu la main le premier.

— Les invités d'Annelies sont mes invités, déclara-t-elle en

néerlandais. Comment dois-je vous appeler ? Monsieur ? Sinyo ? Mais vous n'êtes pas métis.

— Non, pas métis...

Et moi, comment fallait-il que je l'appelle, Nyai ou Madame ?

— Est-ce vrai que vous êtes étudiant à l'HBS ? me demanda-t-elle avec un sourire affable.

— Oui, c'est vrai.

— Pour le monde extérieur, je suis Nyai Ontosoroh. Les gens n'arrivent pas à prononcer Buitenzorg. Vous semblez réticent à vous adresser à moi par ce nom, mais tout le monde le fait, *nyo*. N'hésitez pas.

Apparemment, ma maladresse ne l'avait pas vexée.

— Si vous êtes étudiant à l'HBS, reprit-elle, c'est sans doute que vous êtes le fils d'un *bupati*. Quel nom porte votre père, *nyo* ?

— Non...

— Si vous répugnez à utiliser « Nyai », eh bien, appelez-moi Mama, comme Annelies – enfin, si vous ne pensez pas que cela vous met en position d'infériorité.

— Oh oui, Minke, renchérit sa fille. Mama a raison. Appelez-la Mama.

— Je ne suis pas fils de *bupati*, *ma*.

Dès l'instant où ce mot sortit de ma bouche, ma maladresse, les différences qui nous séparaient et même sa singularité s'effacèrent comme par enchantement.

— Alors, vous devez être fils de *patih*, reprit-elle. Mais asseyez-vous, pourquoi restez-vous debout ?

— De *patih* non plus, *ma*.

— Peu importe. Je suis très contente qu'Annelies ait un ami qui vienne la voir. Ann, occupe-toi bien de ton invité.

— Mais oui, Mama, répondit gaiement la jeune fille, forte

de la bénédiction de sa mère.

Nyai Ontosoroh disparut par où elle était venue. Stupéfait qu'une indigène pût parler néerlandais aussi couramment et se comporter avec une telle décontraction envers un invité de sexe masculin, j'étais assailli par un flot de questions à son sujet. Où trouvait-on femme semblable à celle-ci ? Quelle école avait-elle fréquentée ? Et pourquoi n'était-elle qu'une *nyai*, une concubine ? Qui lui avait transmis cette liberté d'Européenne ? Le palais de bois, qui avait perdu rapidement son caractère sinistre, se présentait maintenant à mes yeux comme une véritable énigme.